

Démarche artistique

Je peins et je dessine. J'envisage ma pratique comme la collecte et l'assemblage d'images disparates, saisies dans mon quotidien et que j'emploie comme outil pour former de nouvelles histoires à superposer à la réalité, venant l'archiver autant que l'augmenter. Un besoin d'exprimer la réalité telle que je la perçois, mais aussi de la modeler : de nouvelles histoires semi-fictionnelles émergent. C'est faire des potions pour re-dire le passé, prendre note du présent et, inévitablement, affecter les sensibilités et les compréhensions futures. C'est un cycle, une pratique d'entretien de la porosité entre la réalité et l'invention. Peindre m'est donc utile, pour tenter d'entretenir une manière d'être au monde sensible. Ma pratique de la peinture est ancrée dans la ruralité, le sensible, les transformations : la magie qui est juste là, une enveloppe augmentant toute chose.

Ces dernières années, mon travail a souvent pris point de départ dans les sujets du territoire de l'enfance, puis de la *maison* et plus généralement de l'invention du *lieu*. C'est l'objet de mes expositions *170 paysages envahis par la douceur* (2020) et *Faire maison* (2021), et a par la suite infusé dans les peintures de l'exposition *trouver des signes là où il y en a* (2023), à travers le sujet de l'orée de la forêt, et de l'idée de portail. Les œuvres de l'exposition *10,7 kilomètres* (2024) s'inscrivent dans un temps et une géographie très restreintes, celui d'un trajet entre ma maison et celle de mon grand-père. Enfin, mes travaux plus récents s'étendent vers des recherches plus franchement fictionnelles, avec l'apparition de deux figures humaines (parent-enfant) dans une nouvelle série de dessin et de peintures, exploration d'un monde souterrain fantastique inspiré de la naissance de mon enfant et du post-partum.

Texte de Josépine Bisson

Rêver d'ici et pas d'ailleurs

Découvrir le travail d'Alma Charry suppose que l'on se perde sur un chemin ou dans une histoire que l'on pense (re)connaître. Il est possible que nous ayons déjà emprunté cette route mêlée à ces monticules de terre, déjà fait le rapprochement entre cette forme et cet objet, déjà perçu, peut-être, cette teinte particulière de vert. On se demande alors si ces images constituent le souvenir d'une promenade automnale ou si elles sont enlevées à un rêve. Les peintures d'Alma sont comme des codes abstraits, difficiles à craquer, mais si familiers qu'ils rappellent à la surface nos propres mémoires.

Les motifs retenus sont issus de la porosité entre ce qui est en soi et ce qui est en dehors. Plus qu'une carte mentale, leur utilisation fixe un passage, une brèche. Grâce à la répétition, les objets acquièrent le pouvoir de métamorphose ; couleur, forme et sens. La simplicité de la composition, parfois rigoureusement arrangée en fenêtres, ouvre le champ de l'abstraction. Une abstraction ancrée dans l'esthétique d'une réalité simple plutôt que d'une simple réalité. On entre dans l'œuvre d'Alma comment on ouvrirait une petite fenêtre dans une maison qui nous est encore inconnue mais au sein de laquelle le soulagement d'un probable quotidien se fait sentir. On y perçoit les gestes habitués, les objets touchés, les paysages longtemps regardés, les végétaux luisant dans la nuit, le ciel d'hiver... un monde, intime et mystérieux.

Les travaux récents d'Alma Charry sont ancrés dans son environnement direct, et traitent de près ou de loin du processus d'invention d'un lieu comme maison. Ce n'est pas le récit d'une conquête mais plutôt celui de l'invention, menée avec la maison et le paysage. C'est composer de nouvelles histoires pour le passé (objets rouillés déterrés du jardin) et le futur (restaurées en amulettes brillantes - faire maison, 2021 -), et rendre manifeste le monde invisible et dense, l'endroit «à l'abri des exigences et des tyrannies»¹. Ainsi, dans cette archive en construction, se conjuguent le souvenir à l'invention, un re-enactment² de la petite histoire qui remettrait en cause toute forme de discours ou de savoirs figés.

Joséphine Bisson

¹ Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, Traduction de Marie Darrieussecq, Édition de Christine Reynier, p.91

² Kantuta Quiros et Aliocha Imhoff, rencontres « Que faire ? Art, film, politique » organisées par la plateforme curatoriale Le peuple qui manque, en partenariat avec le département FILM du Centre Pompidou